

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Oh ! si j'étais ministre, que je ne serais pas embarrassée de m'attirer les bénédictions de Jeanne et celles de Rœschen ! Je me recommande à votre bon cœur. Quant aux journaux, l'intendant de Mme d'Aubecourt sollicite la protection de ma tante, et un peu la mienne, pour un de ses parents qui est journaliste. Nous verrons si celui-là ne saura pas faire un article. Vous riez de moi... ? Il est sûr que j'ai plus de plans dans la tête qu'un personnage de comédie.

XVII

1er juillet.

Je vous remercie de vos soins, mon amie, et je prie Dieu de les faire réussir pour me consoler d'une grande inquiétude qu'il m'envoie.

Ce matin, ma femme de chambre m'apporte un journal que l'intendant l'a priée de me remettre. Je l'ouvre, et j'y vois un beau long article où l'on fait tous les éloges du livre de M. Germain Darcet : que c'est un ouvrage fort savant, très-bien écrit, plein de choses neuves ; enfin je crois que moi-même je n'y saurais rien ajouter. Le journaliste qui juge si bien les livres de mes amis peut compter sur l'appui de ma tante. Me voilà donc charmée d'avoir réussi en ce point, d'autant que, de la façon dont j'ai su m'y prendre, je ne redoute aucune indiscretion. Je me faisais une idée riante du plaisir qu'éprouveraient, en lisant cet article, et Jeanne et Mme Darcet, et peut-être même le stoïque Germain, lorsque, jetant les yeux sur le reste de la feuille, je lus que le Roi venait d'élever à la dignité de pair de France, qui ? M. de Sauveterre !

Hélas ! je ne souhaite assurément rien de fâcheux aux Sauveterre ; mais le Roi leur fait cet honneur bien mal à propos. J'avais relu deux fois l'article qui parle de Germain ; je relus dix fois cette nouvelle. Si Mme de Sauveterre, dans son nouveau rang, a toujours les mêmes intentions sur moi ou plutôt sur mon héritage, le Roi lui donne là de quoi se relever singulièrement aux yeux de ma tante. Ses impertinences de l'autre jour seront oubliées. Ma tante pourra-t-elle supporter que je refuse d'être païresse ? Et que d'esprit, que de bon sens, que de solidité cette pairie, qui l'attend à son tour, va tout à coup donner au vicomte ! Il aura beau jouer le Jacobin, ce ne sera plus qu'une aimable étourderie dont on prédira qu'il saura se défaire avec l'âge. Et, dans le fait, si c'est un défaut d'avoir une opinion quelconque sur quoi que ce soit, le grand vicomte n'a vraiment point ce défaut-là, ou du moins n'en est pas responsable.

Enfin, il faut vouloir ce que Dieu veut ! Une chose sûre et consolante, c'est que le Roi peut bien faire des paires de France, mais non pas me forcer de les épouser. Si donc Mme de Sauveterre vient déranger mes projets, de mon côté je saurais faire avorter les siens. Et par la voie de la femme de charge, la plus mystérieuse personne qui soit au monde, malgré son goût pour la conversation, j'envoie à Mme Darcet ce journal et cet article, destinés à embellir une de ses journées. Pauvre mère ! Elle fera mille châteaux sur l'éloge des *Pharaons*, et elle lira, sans y prendre garde, ces deux lignes relatives à M. de Sauveterre, ce serpent caché qui va piquer d'un noir venin nos espérances, et peut-être les anéantir.

XVIII

3 juillet.

Je commençais à m'inquiéter du silence de M. de Tourmagne, qui ne disait mot des *Pharaons*. Ce matin, à tout risque, je l'aborde : " Monsieur le comte, mon livre vous a-t-il déplu ? Vous ne m'en parlez point. — Quel livre, ma toute belle ? — Le livre du zodiaque. — Ah ! vous voulez dire le livre de M. Darcet ? Je dîne ce soir avec l'auteur. "

N'admirez-vous point, chère Elise, que je puisse soutenir de tels dialogues sans changer de visage ? Aussi ne voudrais-je nullement répondre que je n'en change pas un peu. Ce qui suivit mit mon sang-froid à la plus rude épreuve.

" Je croyais, repris-je, que M. Darcet n'avait pas l'honneur d'être connu de vous. — Nous avons fait connaissance, répondit le comte. Son livre annonçait une bonne âme ; j'ai voulu voir si son livre disait vrai. — Eh bien ? dis-je avec un empressement peut-être trop significatif. — C'est que, continua malicieusement M. de Tourmagne, il ne faut pas s'en rapporter aux livres. On s'y peint en beau. Souvent, à la place d'un héros de courage et de générosité, vous trouvez un grimaud tout bouffi et tout malade d'une vanité grotesque. Rien n'est plus ordinaire. Les écrivains... Qu'avez-vous donc ! On dirait que je vous épouvante... — Moi ! monsieur le comte ? " Et c'est qu'en vérité le méchant me déchire le cœur. " — Oui, poursuivit-il, vous me faites une mine effarée. On voit bien que vous ne fréquentez point les auteurs, Mais M. Darcet n'est pas du tout de cette espèce. Quoiqu'il écrive à merveille, il est surtout savant et le plus modeste des hommes. Je lui ai demandé son amitié. — Ah ! m'écriai-je, que je connais de personnes qui vont être heureuses ! — Vraiment ! dit M. de Tourmagne ; et de combien de personnes vais-je faire ainsi le bonheur ? — J'en connais trois, répondis-je : la mère et la sœur de M. Darcet, à cause de la tendresse qu'elles ont pour lui ; et moi, à cause de l'amitié que j'ai pour vous. Je suis heureuse du noble bonheur que vous prenez à protéger le mérite. "

Je crus que je m'étais assez bien tirée d'affaire, mais M. de Tourmagne continua, de ce petit air fin et doux que vous savez, et que j'aime, lors même qu'il me tourmente. " Je ne suis pas, dit-il, seul à célébrer le mérite supérieur de M. Darcet. Une dame de vos amies s'intéresse chaudement à sa gloire. Saviez-vous cela ? — Comment ? dis-je en rougissant très fort. — Oui. Je demandais au ministre certaines choses en faveur de M. Darcet, et Son Excellence me répondit que ces choses étaient déjà faites, à la prière de Mme Elise de... En sorte que moi, qui veut obliger M. Darcet pour mon propre compte, il faut que j'imagine du nouveau. "

J'étais si visiblement troublée, que M. de Tourmagne eut la charité de ne point insister. Il changea brusquement le sujet de la conversation. " Le bonheur pleut sur tout le monde, me dit-il ; que pensez-vous de la pairie de Mme de Sauveterre ? — Hélas ! répondis-je, cela n'est pas un bonheur pour moi. Cette pairie peut me rendre bien malheureuse, si vous m'abandonnez. — Quoi ! s'écria M. de Tourmagne ; quelle énigme ? Craignez-vous que le vicomte ne se mette à étudier la politique et ne néglige désormais le soin de tout charmer ici ? — Vous connaissez assez ma tante, repris-je, vous connaissez assez M. de Sauveterre et madame sa mère pour savoir ce que je crains. "

(A continuer.)

Le gouvernement fédéral a bien pu construire le grand chemin de fer du Pacifique ; mais il n'a pas encore su trouver une colle capable de faire adhérer les timbres d'un centin sur les enveloppes.